

DISCUSSION

M. BERR. — Je remercie bien vivement M. Julien Benda de son très bel exposé. Il a, pendant près d'une heure, tenu tout l'auditoire suspendu à sa parole. Il nous a donné beaucoup plus et mieux que je ne lui avais demandé. Il a dit quelques mots intéressants et très justes sur le matérialisme; il a montré que le matérialisme, c'était une façon de faire la synthèse, tout à fait discutable et faussée en somme. Puis sur la synthèse, sur la science contemporaine, il nous a donné des preuves d'une connaissance extrêmement étendue. On voit qu'il a beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, qu'il s'est tenu sans cesse au courant des progrès de la pensée, de la recherche, qu'il a été l'écho, l'écho profond, de son temps. Vraiment ce qu'il nous a apporté a une importance considérable et restera, dans nos Semaines, parmi les plus belles choses que nous ayons entendues.

Cela dit, moi personnellement, je ne toucherai pas au détail et je ne discuterai pas avec lui, parce qu'il a abordé le sujet que je traiterai moi-même demain. Sur la synthèse j'ai des idées qui très souvent sont conformes aux siennes — qui ne le sont pas toujours : s'il m'écoute, ou s'il me lit plus tard, peut-être verra-t-il que la synthèse est moins dans l'enfance, moins menacée, qu'elle est plus en mouvement qu'il ne semble le croire. Il la conçoit idéalement comme moi, mais l'état des choses en ce qui concerne la synthèse, il ne le voit pas comme moi. Il a donné une sorte d'introduction à la séance de demain.

Aujourd'hui donc, je m'efface complètement : je vais laisser la parole à tous ceux qui ont des questions à poser à M. Benda.

Un mot encore. M. Benda, qui se trouve être au confluent de la science, de la philosophie et de la littérature, a cité des textes très intéressants de littérateurs dont l'esprit évidemment n'a aucun rapport avec le travail qu'on fait ici. Il est

bien certain que, à en juger d'après certains des témoignages qu'il nous a apportés, on pourrait croire à la faillite de la synthèse, comme Brunetière jadis a parlé de la faillite de la science. Eh bien, la science a continué, sans s'occuper de Brunetière et de sa condamnation; et la synthèse continue malgré l'opinion contraire d'un certain nombre de littérateurs. Il y a, en ce moment, une effervescence d'idées, et chez beaucoup de jeunes, du doute, de l'hésitation, du pessimisme; or, ici, nous sommes optimistes.

M. BENDA. — J'ai bien dit que l'opinion des littérateurs et celle de certains philosophes n'ont aucune importance; mais ce qui est très important, c'est l'opinion des savants, dont la synthèse passe par une crise : cela, il n'y a pas de doute.

M. BERR. — A cela, je répondrai demain.

M. DUCASSÉ. — Je suis encore plongé dans l'intérêt et l'admiration de la conférence de M. Benda, car il nous entraînait dans des points de vue différents. Comme tous, j'aurais trop d'informations à demander à M. Benda pour oser me lancer dans cette aventure.

Pendant, vous en êtes, dans cet exposé et dans ces réunions, pour la synthèse proprement matérialiste; et vous nous avez dit que la vie constituait une émergence et que vous étiez matérialiste sous cette réserve. Il y aurait une précision à apporter : une synthèse matérialiste peut-elle coïncider avec cette réserve? Ou une synthèse matérialiste doit-elle expliquer cette réserve? Là, je suis un peu gêné. J'ai l'impression que nous ne sommes pas assez justes pour des efforts de biologistes, pour des efforts de techniciens des sciences humaines, qui sont confrontés sans cesse, justement, à cette difficulté de concevoir la vie et la pensée comme une émergence, et cependant, veulent essayer d'en rendre compte à la lueur d'une synthèse.

M. BENDA. — Y réussissent-ils?

M. DUCASSÉ. — Vous le savez très bien : on n'y réussit jamais complètement, mais on essaye toujours!

M. BENDA. — Bien sûr, il faut de la bonne volonté.

M. DUCASSÉ. — Vous avez cité Delacroix. Nous avons beaucoup de philosophes dans cette ligne-là. Mais croyez-vous qu'il faille négliger des travaux comme ceux de Piaget et ceux de Wallon?

M. BENDA. — Ceux de Piaget impliquent bien la discontinuité entre ce qu'il appelle les forces psychiques et celles qui arrivent à des rapports désintéressés. Dans son ouvrage *Psy-*

chologie de l'Intelligence, il établit nettement une discontinuité entre la « pensée-intelligence » et la « pensée-action ».

M. DUCASSÉ. — Il tente de tracer une courbe explicative de la genèse de la pensée.

M. BENDA. — En ne partant pas du fait vital!

M. DUCASSÉ. — Oui, et de même Wallon, qui nous montre des mutations, mais qu'il tend à rattacher à des structures matérielles.

M. BENDA. — Ces phénomènes sont reconnus comme matériels; mais néanmoins, au sein même du domaine matériel, ils peuvent avoir une discontinuité. Je ne deviens pas spiritaliste pour cela!

M. DUCASSÉ. — Il y a un effort pour réduire cette discontinuité en soi.

Je trouve dangereuse l'allusion à Renouvier.

M. BENDA. — Il dit : si la science et la religion restent chacune sur son terrain; il le dit sur des phénomènes dont l'hétérogénéité est reconnue par nous tous.

M. LE LIONNAIS. — Avant de présenter des observations, dont les unes apportent des compléments et d'autres des objections sur des points relativement secondaires, je dois dire mon accord général avec la communication de M. Benda, et aussi mon admiration pour la clarté et le tranchant de son exposé.

Ceci dit, j'ajouterai que ce n'est pas seulement la simplicité qui plaide en faveur de l'hypothèse matérialiste, c'est aussi son succès; c'est le fait que, chaque fois que du terrain a été perdu, il l'a toujours été du même côté : ce n'est pas un pur effet du hasard. Il en résulte en faveur de l'hypothèse matérialiste, sinon une preuve, du moins une présomption extrêmement forte.

Un deuxième point : M. Benda nous assure — et c'est ce dont M. Ducassé nous parlait à l'instant — que la science ne pourra pas réduire la vie à des phénomènes physico-chimiques.

M. BENDA. — Oh! Je n'ai pas dit cela! J'ai dit qu'elle n'y réussit pas pour le moment!

M. LE LIONNAIS. — Je voulais dire que, dans ce cas-là, il se pourrait bien que la science n'y arrive pas, mais nous sommes tout à fait d'accord pour affirmer qu'une telle irréductibilité ne ferait pas la défaite du matérialisme. D'ailleurs, cette affirmation aujourd'hui me paraît éminemment gratuite.

Une remarque de détail : tout en me déclarant de la même

opinion que M. Benda relativement à l'existence des thèses qui n'ont pas suscité d'antithèses, je contesterais l'exemple de la théorie cosmologique de Laplace. Elle peut être considérée comme le chef de file de toutes les cosmologies monistes; et les théories plus récentes du même type peuvent n'être tenues que comme un complément. Mais il y a d'autres théories dualistes, dont celle de Jeans peut être prise comme prototype. Ce n'est pas du tout le même genre. Ce n'est d'ailleurs, je le répète, qu'une remarque de détail.

Je voudrais terminer sur ce drame, sur cette crise actuelle de la synthèse scientifique, qui repose à mon avis sur les rapports du continu et du discontinu en physique, que M. Benda exposait en citant une page magnifique de Planck. Cette synthèse si souhaitable, on l'effleurait ici à l'occasion des sciences humaines. Et vous savez que le même conflit désole actuellement les mathématiques. Aussi, me permettrai-je de suggérer de mettre à l'ordre du jour d'une future Semaine de Synthèse, une question aussi fondamentale pour la science contemporaine.

Et je voudrais dire, en terminant, que je crois qu'il y a une certaine crise de la synthèse en physique; mais quand on considère l'histoire des sciences, on constate qu'il y en a eu très souvent de pareilles, et aussi graves à mon sens. Donc, je ne nie pas la crise, mais je ne m'en inquiète pas beaucoup.

M. BENDA. — C'est une question de tempérament personnel.

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Je ne me permettrai presque pas de parler : M. Julien Benda nous a fait un exposé qui nous a presque donné le vertige : il a abordé tellement de questions si délicates, si profondes; et il les a exposées avec son charme habituel d'homme de science et de grand écrivain. Je dis très franchement que j'aurais besoin de réfléchir à toutes ces choses avant de me prononcer en public. Mais tout de même, je voudrais, non pas poser des questions à M. Benda, mais mettre en relief des choses qui m'ont beaucoup frappé.

D'abord, M. Benda a parlé d'un texte de Poincaré dans lequel il montrait des analogies qui sont purement des analogies de forme mathématique entre des phénomènes éloignés. J'ai pu faire pendant son exposé un rapprochement très rigoureux d'analogies des formes d'expression pour des choses tout à fait différentes. M. Benda a cité un texte de Louis de Broglie sur la synthèse scientifique : l'effort de ramener à l'unité; et c'est presque la même chose avec les

mêmes mots que la vieille définition : l'acte de l'esprit qui ramène à l'unité les idées qui se réfractent contre la multiplicité des phénomènes. Donc, la définition avec les mêmes termes est appliquée à des choses tout à fait différentes. C'est l'acte de l'esprit des mathématiciens, des physiciens, qui exprime par des formules identiques des phénomènes différents.

Combien de phénomènes sont exprimés par une équation, et combien par une simple fonction ! L'univers, etc... Cela ne nous oblige pas à faire une synthèse de l'analogie de nature de ces phénomènes qui est différente.

Mais il y a une chose très importante : M. Benda a dit que la science fait une synthèse par son évolution, que la science démontre elle-même.

M. BENDA. — Elle s'y efforce !

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Ce n'est pas seulement cela ! Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que l'évolution de la science est faite par des petites synthèses. Une loi qui est exprimée, c'est une synthèse. C'est-à-dire que nous avons un nombre considérable d'expériences où il y a quelque chose de commun à toutes ces expériences ; quand on arrive à les exprimer par une loi, avec des mots, ou, d'une façon plus précise, par une relation mathématique, c'est une synthèse.

Et alors, quand on fait une théorie, la théorie n'est au fond qu'un effort de synthèse qui groupe un certain nombre de lois.

M. BENDA. — Assurément.

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Cette idée d'une théorie est une économie de pensée. Il faut bien reconnaître que c'est une façon bien spéciale de faire une économie de pensée, devant les efforts qu'implique une théorie scientifique ! Mais ce sont là des synthèses.

Je pense donc qu'il y a là cette idée, si chère à M. Berr, de la synthèse, et de son rôle dans le mouvement scientifique.

Il y a seulement une chose qui me laisse toujours assez sceptique : je trouve un peu prématuré quand on tâche de faire les grandes synthèses, quand on tâche de réduire le monde, avec la variété infinie des phénomènes, de ces phénomènes que nous connaissons très peu, à une formule générale.

M. BENDA. — Nous sommes d'accord.

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Que ce soit le matérialisme ou autre chose.

M. BENDA. — Cela me rappelle le mot de Seignobos qui disait : en matière politique — et il le dirait probablement aussi en matière scientifique — on vote non pas pour quelqu'un, on vote contre quelqu'un!

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Je ne vote contre rien! C'est un aveu d'ignorance! Et alors, j'attends, et c'est une attitude très pénible. Et peut-être que les efforts prématurés qui sont faits dans un sens ou dans un autre sont dus à cette possibilité de généraliser des hommes de science qui disent : il faut attendre!

Il y a eu une époque très intéressante : le XIX^e siècle, avant les grandes découvertes nouvelles de la physique. On a eu alors l'impression qu'il était possible de faire une synthèse mécaniste de toute la science. Il faut relire la très belle préface de Poincaré dans son *Traité de thermodynamique*, où il essaye une sorte d'équation de l'univers. Mais tout cela est tombé. C'était une chose artistique et très belle. Voilà une belle synthèse qui a tenu quelques années, à peine : d'ailleurs Poincaré lui-même n'y croyait pas.

Devant les très grandes et nombreuses découvertes de la science, il faut maintenir l'idée de synthèses partielles, mais ne pas tenter de faire la synthèse définitive.

Voilà donc quelques idées; il y en a encore beaucoup d'autres, mais je m'arrête, car d'autres personnes voudraient parler. La conférence de M. Benda est extrêmement suggestive, et je pense qu'elle donnera à réfléchir à chacun de nous pendant longtemps.

M. BENDA. — Merci, beaucoup. La mise en garde contre l'ambition excessive de l'esprit de synthèse a été faite en partie par Spinoza, quand il dit : « Méfiez-vous du généralissime! »

M. OZORIO DE ALMEIDA. — Il y a aussi le mot de Paul Valéry : « Il n'y a que le grossier qui doit être l'objet des généralisations »; on pourrait dire le contraire : « Il n'y a que le pur qui peut être l'objet des généralisations. »

M. BENDA. — Une question, tout de même, mérite d'intéresser la pensée humaine; c'est si la littérature peut faire partie de la pensée humaine!

M. BERR. — Je répondrai à tout cela demain. Il y a synthèse et synthèse; et je crois que les critiques qui ont pu s'adresser à la synthèse ne peuvent pas s'adresser à la façon dont nous la concevons.

Je voudrais dire combien — vous serez de mon avis —

c'est une joie d'entendre parler M. Ozorio de Almeida, grand savant brésilien qui manie le français, qui exprime ses idées avec une telle précision, d'une façon si frappante. Je me félicite à nouveau qu'une seconde fois nous l'ayons à une « Semaine », du Centre puisqu'il y a deux ans déjà nous avons le plaisir de l'avoir.

M. BENDA. — On peut s'arrêter à la faillite de l'esprit de synthèse auprès de nos littérateurs actuels, car elle est très nouvelle. Nous avons, en France particulièrement, des hommes comme Fustel et Taine, qui jouaient sur les deux tableaux, qui étaient en même temps des écrivains de premier ordre, mais qui avaient un esprit très synthétique.

M. BERR. — M. Metz, je vous donne d'autant plus volontiers la parole, que je retrouve en vous un de mes plus anciens élèves.

M. METZ. — J'ai fait une petite remarque tout à l'heure en moi-même : il y a dans Bergson, dans *Le Rire*, cette idée exprimée, qu'il n'y a que le ridicule qui est général : la généralité ne se trouve que dans la comédie ; et au contraire, dans les grands drames, dans les grandes tragédies, on n'exprime que des choses uniques, des sentiments uniques, qui sont produits une fois et ne se reproduiront jamais. La meilleure preuve, c'est qu'on dit « un Tartuffe » et qu'on ne dit pas « une Phèdre ».

J'ai fait alors l'observation suivante : on ne dit pas « une Phèdre » parce que c'est encore plus général et que les circonstances dans lesquelles Phèdre est amenée à manifester son amour passionné sont extrêmement particulières. Mais, ce qui nous touche là-dedans, c'est l'amour passionné qui, lui, dans la mesure où il est extrêmement général, nous touche et nous intéresse.

C'est là une observation de Bergson que j'avais remarquée et qui, comme d'autres, a besoin d'être rectifiée.

Amiral FERRIER. — Je n'avais pas prévu d'intervenir dans ce débat : au fond, je ne peux rien dire après ce qui a été dit. Je ferai une petite remarque personnelle ; j'ai remarqué un mot : l'intelligence, la pensée, fait premier.

M. BENDA. — C'est la thèse de Delacroix.

Amiral FERRIER. — Ensuite la matière, c'est-à-dire l'étendue.

M. BENDA. — Ce serait plutôt le contraire : l'étendue qui ferait partie de la matière ; on peut dire que l'étendue est un attribut tout à fait essentiel de la matière.

Amiral FERRIER. — Si nous reprenons l'idée de synthèse, la synthèse est un acte de l'esprit.

M. BENDA. — Bien entendu! C'est une question qui mériterait tout un entretien. Y a-t-il synthèse dans la nature, ou est-ce un effet de notre esprit? Pour moi, c'est nous qui inventons la synthèse. Là encore, il y a deux écoles, et il est très difficile de les départager : l'une celle de Hegel et de Spinoza qui dit : nous dégageons de la nature des lois qui y sont; l'autre est celle de Brunschvicg qui dit : nous inventons et nous ne découvrons rien. Ce sont là des types de pensée qu'on ne départagera jamais.

M. LALO. — J'ai été sous le charme de l'exposé de M. Benda qui nous a fait un tour d'horizon, non pas vertigineux, mais éblouissant.

Mais, en sortant de mon éblouissement, je lui poserai une question : croit-il vraiment que le caractère dramatique de quelques-unes des pensées qu'il nous a dites en concluant est vraiment définitif pour nous faire douter de la possibilité de synthèse rationnelle?

Il me semble que c'est un fait beaucoup plus simple qu'on n'a l'air de le dire : toutes les sciences autrefois regardaient les sciences à l'échelle humaine. Tout en étant esprit, nous sommes des corps; nous avons des oreilles, sans lesquelles il n'y aurait pas de son dans la nature; nous avons des yeux, sans lesquels il n'y aurait point de couleur; et si nous étions tous daltoniens, il n'y aurait point de rouge ni de vert dans la nature. J'apprenais récemment que tous les poissons sont daltoniens : pauvres bêtes! Devant la peinture, ils ne peuvent jouir des tableaux, et dans la nature il y a beaucoup de choses qui leur échappent.

Y a-t-il quelque chose de dramatique? Nous sommes des corps, nous sommes des organes; il faut bien que nous passions par ces organes pour connaître quoi que ce soit.

Or, la physique récente nous a mis en présence de phénomènes qui ne sont pas du tout à l'échelle de nos organes; nous ne pouvons les connaître que par l'intermédiaire des mathématiques ou d'instruments très compliqués, et par des déductions lointaines. Mais finalement, il faut en revenir à ces malheureux organes : on connaît ces phénomènes par la lecture d'une échelle sur laquelle se meut un mobile quelconque : cela, c'est notre vue; et si notre vue a des limites, ce sont des limites que nous ne franchissons jamais.

M. BENDA. — C'est ce que dit Louis de Broglie : nous arri-

verons selon la constitution de notre intelligence — et vous, vous dites, de notre appareil sensoriel — à des constatations telles que, avec cette constitution-là, nous ne les comprendrons point. Eh bien, c'est assez dramatique!

Amiral FERRIER. — Je ne sais pas si c'est bien l'interprétation qu'il faut donner de la pensée de Louis de Broglie. Je me demande si ce n'est pas plutôt dans sa politique d'abandon qu'il faut la chercher : il a accepté de faire certains abandons, qui sont au fond certaines conciliations. Mais cet abandon m'inquiète particulièrement quand on parle d'épistémologie non cartésienne : je me demande si ce n'est pas un petit morceau du bon sens qu'on abandonne; et la raison sans bon sens, cela m'inquiète beaucoup, la raison qui peu à peu exclut tout bon sens! On fera peut-être la synthèse avec une raison comme celle-là!

M. LE LIONNAIS. — M. Lalo et M. Benda ne parlaient pas de la même chose. M. Lalo parlait d'atteindre la limite des sens et M. Benda d'atteindre la limite de l'intelligence, reprenant de Broglie. Ce n'est pas du tout la même chose!

M. LALO. — L'intelligence part des sens.

M. LE LIONNAIS. — Elle en part, mais c'est autre chose!

M. LALO. — Elle y revient!

M. LE LIONNAIS. — Si tous les hommes étaient daltoniens, ils auraient découvert le rouge et le vert : ils ont bien découvert l'ultra-violet et l'infra-rouge! Leur intelligence a continué à s'exercer.

M. BENDA. — La physique mathématique n'est pas autre chose que la réalité, indépendamment de nos sens. Lucrèce a dit cela dans un mot admirable : « Ce n'est pas les sens qui nous feront connaître la réalité. »

M. LE LIONNAIS. — Oui, c'est très beau!

M. LEHMANN. — J'enchaînerai à la suite de l'intervention que vient de faire M. Lalo, en faisant une petite remarque relative à l'aviation.

Il arrive certains cas où un aviateur se trouve dans l'impossibilité de conserver sa maîtrise et je vous citerai une expérience personnelle. Dans les avions turbo-réacteurs, on a fait des expériences à grande vitesse; il arrive un moment où il est impossible à l'homme de rester assis. L'expérience a été la suivante : il y avait deux commandes dans l'avion, une personne était assise, l'autre était couchée sur le ventre et

manœuvrait les doubles commandes. La première commande était faite par la personne assise; à partir de 550 kilomètres, la personne assise a été obligée de céder la direction de l'appareil à la personne couchée. Et j'ai vu au dernier salon de l'aviation un dispositif admirable, puisqu'il contenait notamment un coussin monté sur billes, destiné à soutenir le menton de l'aviateur couché sur le ventre, de façon à l'empêcher d'avoir le cou brisé.

Un autre exemple relevant également de l'aviation : il y a certains réflexes qui sont exigés à l'heure actuelle, qu'un aviateur ne peut pas accomplir; de sorte qu'on est obligé de se servir d'appareils servo-moteurs de plus en plus compliqués et de plus en plus délicats, pour lesquels on doit employer des métaux très chers. C'est pourquoi il y a certains progrès en aviation qui ne peuvent pas encore être réalisés.

Je voudrais demander à l'honorable conférencier s'il s'agit là d'une intégration de l'individu dans la matière, ou du contraire?

M. BENDA. — Dans les deux cas, c'est une synthèse.

M. LEHMANN. — C'est ce que je voulais vous faire dire.

M. LALO. — Je demande à ajouter un mot. Nous connaissons par théorie physique l'ultra-violet; et un daltonien peut faire la théorie du rouge et du vert, mais cela n'empêche pas qu'il ne connaît pas le rouge et le vert : il connaît les vibrations, mais pas les sensations.

Cela ne me paraît pas dramatique du tout de constater qu'on ne sortira jamais de nos sensations!

M. LE LIONNAIS. — On ne parlait pas de sensations, et c'est beaucoup plus dramatique : les physiciens sont arrivés à se heurter à des limites.

M. LALO. — Connaissez-vous un physicien qui connaisse l'ultra-violet?

M. LE LIONNAIS. — Non, il pense à l'ultra-violet. Ce qui le gênerait, c'est qu'on lui demande de n'y plus penser. Un physicien s'accommode volontiers de la faillite ou de la limitation de ses sens, s'il peut continuer à exercer sa pensée au-delà de la limitation de ses sens et à en tirer éventuellement des connaissances techniques plus nombreuses. Ce qui serait plus grave, c'est qu'il soit amené à s'arrêter de penser.

Amiral FERRIER. — C'est là le grand drame qui vient de s'évoquer : celui de la synthèse de la raison et de l'expérience.

C'est le grand drame! Et là, il n'y a absolument aucune donnée.

M. LENOIR. — M. Benda m'excusera si je prends prétexte de l'aviation pour remonter le temps et lui rappeler qu'en 1921, dans un article paru dans une revue où il avait collaboré lui-même, *La Vie des Lettres et des Arts*, j'étudiais M. Benda et la Société française. Dans cet article, je disais que M. Benda, esprit libre et critique, cherchait autour de lui des esprits libres. Il nous donne aujourd'hui la meilleure preuve de sa liberté, en nous conduisant en quelque sorte devant un des drames les plus aigus qui se trouvent dans la conscience, le drame de l'intelligence.

Nous sommes aujourd'hui à Byzance, M. Benda l'a proclamé. Mais il y fait figure d'iconoclaste, et moi d'iconodule, dans la mesure où le souvenir de l'enseignement, de la conversation et de l'amitié de Bergson et de Brunschvicg me permet de n'être pas tout à fait d'accord avec lui sur l'interprétation qu'il a donnée de leur œuvre. Sous cette réserve, j'acquiesce tout à fait à la conclusion, à la part qu'il convient surtout de donner à la chimie et aux grandes découvertes chimiques dans le cours du XIX^e siècle. Il est évident que des esprits comme Lavoisier, comme Sainte-Claire Deville, comme Mendéléïef, ont donné un enseignement dont nous n'avons par malheur, rien dégagé encore dans l'ordre philosophique. Et c'est un enseignement qui durera.

M. Benda a aussi marqué, par incidence, la place que l'analyse mathématique française conservera avec des esprits comme Henri Poincaré, Borel et Hadamard. De ceci, je lui suis reconnaissant. Et aussi de ce qu'il ait montré et spécifié tout l'effort de l'école sociologique. Celle-ci a eu, et a encore, la plus grande difficulté à faire comprendre qu'elle est une recherche patiente et modeste, qui a eu d'abord à se dégager de toutes les idéologies évoquées il y a un instant. Et vous avez montré la fragilité de bien des hypothèses, sinon leur inconsistance. Car il n'y a rien d'inconsistant et de négligeable dans un travail intellectuel — il n'y a pas de tableau de peintre qui soit négligeable. La proximité d'un grand esthéticien, M. Lalo, m'incite à ajouter : et il n'y a pas de tableau de peintre. Tout acte d'intelligence n'est pas un acte de foi, mais un acte d'amour.

M. BERR. — Je remercie M. Lenoir.

Je vais remercier à nouveau M. Benda qui est vraiment

admirable. Après toute une vie consacrée à apprendre et à réfléchir, il est admirable d'être arrivé à l'état d'esprit où il est, dominant le savoir de son temps, la littérature de son temps. J'ai dit au début de la séance et je le répète : il fait honneur à la pensée française; il est un des grands Français d'aujourd'hui.

Je remercie tous ceux qui ont pris la parole et rendu cette discussion extrêmement animée et féconde, et je lève la séance en disant encore à demain.
